« roient après eux; des groupes de men-
« diants, qui, malgré les coups de rotin,
« sollicitoient aux portes des palais quel-
« ques débris de leurs festins; et par-tout
« des femmes qui se prostituoient publique-
« ment pour avoir de quoi vivre. Enfin,
« après une longue marche dans la même
« rue, je parvins à une place immense, qui
« entoure la forteresse habitée par le grand-
« mogol. Elle étoit couverte de tentes des
« rajahs ou nababs de sa garde, et de leurs
« escadrons, distingués les uns des autres
« par des flambeaux, des étendards, et de
« longues cannes terminées par des queues
« de vaches du Thibet. Un large fossé plein
« d'eau, et hérissé d'artillerie, faisoit, com-
« me la place, le tour de la forteresse. Je
« considérois, à la clarté des feux de la
« garde, les tours du château qui s'élevoient
« jusqu'aux nues, et la longueur de ses rem-
« parts qui se perdoient dans l'horizon. J'au-
« rois bien voulu y pénétrer; mais de grands

« korahs ou fouets, suspendus à des po-
« teaux, m'ôtèrent même le désir de mettre
« le pied dans la place. Je me tins donc à
« une de ses extrémités, auprès de quelques
« nègres esclaves, qui me permirent de me
« reposer auprès d'un feu autour duquel ils
« étoient assis. De là je considérai avec ad-
« miration le palais impérial, et je me dis:
« C'est donc ici que demeure le plus heu-
« reux des hommes! C'est pour son obéis-
« sance, que tant de religions prêchent;
« pour sa gloire, que tant d'ambassadeurs
« arrivent; pour ses trésors, que tant de
« provinces s'épuisent; pour ses voluptés,
« que tant de caravanes voyagent; et pour
« sa sûreté, que tant d'hommes armés veil-
« lent en silence. »

« Pendant que je faisois ces réflexions,
« de grands cris de joie se firent entendre
« dans toute la place, et je vis passer huit
« chameaux décorés de banderoles. J'appris
« qu'ils étoient chargés de têtes de rebelles,

« que les généraux du Mogol lui envoyoient « de la province du Décan, où un de ses fils, « qu'il en avoit nommé gouverneur, lui fai- « soit la guerre depuis trois ans. Un peu « après arriva, à bride abattue, un cour- « rier monté sur un dromadaire; il venoit « annoncer la perte d'une ville frontière de « l'Inde, par la trahison d'un de ses com- « mandants, qui l'avoit livrée au roi de « Perse. A peine ce courrier étoit passé, « qu'un autre, envoyé par le gouverneur « du Bengale, vint apporter la nouvelle que « des Européens, auxquels l'empereur avoit « accordé, pour le bien du commerce, un « comptoir à l'embouchure du Gange, y « avoient bâti une forteresse, et s'y étoient « emparés de la navigation du fleuve. Quel- « ques moments après l'arrivée de ces deux « courriers, on vit sortir du château un « officier, à la tête d'un détachement des « gardes. Le Mogol lui avoit ordonné d'al- « ler dans le quartier des omrahs, et d'en

« amener trois des principaux, chargés de « chaînes, accusés d'être d'intelligence avec « les ennemis de l'état. Il avoit fait arrêter « la veille un mollah, qui faisoit dans ses « sermons l'éloge du roi de Perse, et disoit « hautement que l'empereur des Indes étoit « infidèle, parceque, contre la loi de Maho- « met, il buvoit du vin. Enfin, on assuroit « qu'il venoit de faire étrangler et jeter dans « la Gemna une de ses femmes, et deux ca- « pitaines de sa garde, convaincus d'avoir « trempé dans la rébellion de son fils. Pen- « dant que je réfléchissois sur ces tragiques « évènements, une longue colonne de feu « s'éleva tout-à-coup des cuisines du sérail; « ses tourbillons de fumée se confondoient « avec les nuages, et sa lueur rouge éclai- « roit les tours de la forteresse, ses fossés, « la place, les minarets des mosquées, et « s'étendoit jusqu'à l'horizon. Aussitôt les « grosses timbales de cuivre, et les karnas « ou grands haut-bois de la garde, sonnè-

« rent l'alarme avec un bruit épouvanta-
« ble: des escadrons de cavalerie se répan-
« dirent dans la ville, enfonçant les portes
« des maisons voisines du château, et for-
« çant, à grands coups de korahs, leurs
« habitants d'accourir au feu. J'éprouvai
« aussi moi-même combien le voisinage
« des grands est dangereux aux petits. Les
« grands sont comme le feu, qui brûle
« même ceux qui lui jettent de l'encens, s'ils
« s'en approchent de trop près. Je voulus
« m'échapper; mais toutes les avenues de
« la place étoient fermées. Il m'eût été im-
« possible d'en sortir, si, par la providence
« de Dieu, le côté où je m'étois mis n'eût été
« celui du sérail. Comme les eunuques en
« déménageoient les femmes sur des élé-
« phants, ils facilitèrent mon évasion; car
« si par-tout les gardes obligeoient, à coups
« de fouet, les hommes de venir au secours
« du château, les éléphants, à coups de
« trompe, les forçoient de s'en éloigner.

« Ainsi, tantôt poursuivi par les uns, tan-
« tôt repoussé par les autres, je sortis de cet
« affreux chaos; et, à la clarté de l'incen-
« die, je gagnai l'autre extrémité du fau-
« bourg, où, sous des huttes, loin des grands,
« le peuple reposoit en paix de ses travaux.
« Ce fut là que je commençai à respirer. Je
« me dis: J'ai donc vu une ville! j'ai vu la
« demeure des maîtres des nations! Oh! de
« combien de maîtres ne sont-ils pas eux-
« mêmes les esclaves! Ils obéissent, jusques
« dans le temps du repos, aux voluptés, à
« l'ambition, à la superstition, à l'avarice:
« ils ont à craindre, même dans le som-
« meil, une foule d'êtres misérables et mal-
« faisants dont ils sont entourés, des vo-
« leurs, des mendiants, des courtisanes,
« des incendiaires, et jusqu'à leurs soldats,
« leurs grands, et leurs prêtres. Que doit-ce
« être d'une ville pendant le jour, si elle est
« ainsi troublée pendant la nuit? Les maux
« de l'homme croissent avec ses jouissances:

« combien l'empereur, qui les réunit toutes,
« n'est-il pas à plaindre! Il a à redouter les
« guerres civiles et étrangères, et les objets
« mêmes qui font sa consolation et sa dé-
« fense, ses généraux, ses gardes, ses mol-
« lahs, ses femmes, et ses enfants. Les fossés
« de sa forteresse ne sauroient arrêter les
« fantômes de la superstition; ni ses élé-
« phants si bien dressés, repousser loin de
« lui les noirs soucis. Pour moi, je ne crains
« rien de tout cela: aucun tyran n'a d'em-
« pire ni sur mon corps, ni sur mon ame.
« Je puis servir Dieu suivant ma conscience,
« et je n'ai rien à redouter d'aucun homme,
« si je ne me tourmente moi-même: en vé-
« rité, un paria est moins malheureux qu'un
« empereur. En disant ces mots, les larmes
« me vinrent aux yeux; et, tombant à ge-
« noux, je remerciai le ciel, qui, pour m'ap-
« prendre à supporter mes maux, m'en
« avoit démontré de plus intolérables que
« les miens.

« Depuis ce temps, je n'ai fréquenté dans
« Delhi que les faubourgs. De là je voyois
« les étoiles éclairer les habitations des hom-
« mes et se confondre avec leurs feux, com-
« me si le ciel et la ville n'eussent fait qu'un
« même domaine. Quand la lune venoit
« éclairer ce paysage, j'y apercevois d'au-
« tres couleurs que celles du jour. J'admi-
« rois les tours, les maisons, et les arbres,
« à-la-fois argentés et couverts de crêpes,
« qui se reflétoient au loin dans les eaux de
« la Gemna. Je parcourois en liberté de
« grands quartiers solitaires et silencieux,
« et il me sembloit alors que toute la ville
« étoit à moi. Cependant l'humanité m'y
« auroit refusé une poignée de riz, tant la
« religion m'y avoit rendu odieux! Ne pou-
« vant donc trouver à vivre parmi les vi-
« vants, j'en cherchois parmi les morts;
« j'allois dans les cimetières manger sur les
« tombeaux les mets offerts par la piété des
« parents. C'étoit dans ces lieux que j'ai-

« mois à réfléchir. Je me disois : C'est ici la « ville de la paix ; ici, ont disparu la puis- « sance et l'orgueil ; ici, l'innocence et la « vertu sont en sûreté ; ici, sont mortes « toutes les craintes de la vie, même celle « de mourir : c'est ici l'hôtellerie où pour « toujours le charretier a dételé, et où le « paria repose. Dans ces pensées, je trou- « vois la mort desirable, et je venois à mé- « priser la terre. Je considérois l'orient d'où « sortoit à chaque instant une multitude « d'étoiles. Quoique leurs destins me fus- « sent inconnus, je sentois qu'ils étoient « liés avec ceux des hommes, et que la na- « ture qui a fait ressortir à leurs besoins « tant d'objets qu'ils ne voient pas, y avoit « au moins attaché ceux qu'elle offroit à « leur vue. Mon ame s'élevoit donc dans le « firmament avec les astres ; et lorsque « l'aurore venoit joindre à leurs douces et « éternelles clartés ses teintes de rose, je « me croyois aux portes du ciel. Mais dès

« que ses feux doroient les sommets des « pagodes, je disparoissois comme une om- « bre ; j'allois, loin des hommes, me re- « poser dans les champs au pied d'un ar- « bre, où je m'endormois au chant des « oiseaux. »

« — Homme sensible et infortuné, dit l'An- « glois, votre récit est bien touchant : croyez- « moi, la plupart des villes ne méritent d'ê- « tre vues que la nuit. Après tout, la na- « ture a des beautés nocturnes qui ne sont « pas les moins touchantes ; un poëte fa- « meux de mon pays n'en a pas célébré « d'autres. Mais, dites-moi, comment enfin « avez-vous fait pour vous rendre heureux « à la lumière du jour ? »

« — C'étoit déja beaucoup d'être heureux « la nuit, reprit l'Indien ; la nature ressemble « à une belle femme, qui, pendant le jour, « ne montre au vulgaire que les beautés de « son visage, et qui, pendant la nuit, en « dévoile de secrètes à son amant. Mais si

« la solitude a ses jouissances, elle a ses pri-
« vations; elle paroît à l'infortuné un port
« tranquille, d'où il voit s'écouler les pas-
« sions des autres hommes sans en être
« ébranlé; mais, pendant qu'il se félicite
« de son immobilité, le temps l'entraîne
« lui-même. On ne jette point l'ancre dans
« le fleuve de la vie; il emporte également
« celui qui lutte contre son cours et celui
« qui s'y abandonne, le sage comme l'in-
« sensé; et tous deux arrivent à la fin de
« leurs jours, l'un après en avoir abusé, et
« l'autre sans en avoir joui. Je ne voulois
« pas être plus sage que la nature, ni trou-
« ver mon bonheur hors des lois qu'elle a
« prescrites à l'homme. Je desirois sur-tout
« un ami à qui je pusse communiquer mes
« plaisirs et mes peines. Je le cherchai long-
« temps parmi mes égaux; mais je n'y vis
« que des envieux. Cependant j'en trouvai
« un sensible, reconnoissant, fidèle, et in-
« accessible aux préjugés; à la vérité, ce

« n'étoit pas dans mon espèce, mais dans
« celle des animaux, c'étoit ce chien que
« vous voyez. On l'avoit exposé, tout petit,
« au coin d'une rue, où il étoit près de
« mourir de faim. Il me toucha de com-
« passion; je l'élevai: il s'attacha à moi, et
« j'en fis un compagnon inséparable. Ce
« n'étoit pas assez : il me falloit un ami
« plus malheureux qu'un chien, qui con-
« nût tous les maux de la société humaine,
« et qui m'aidât à les supporter; qui ne de-
« sirât que les biens de la nature, et avec
« qui je pusse en jouir. Ce n'est qu'en s'en-
« trelaçant que deux foibles arbrisseaux
« résistent à l'orage. La Providence com-
« bla mes desirs en me donnant une bonne
« femme. Ce fut à la source de mes mal-
« heurs que je trouvai celle de mon bon-
« heur. Une nuit que j'étois au cimetière
« des brames, j'aperçus, au clair de la
« lune, une jeune bramine, à demi cou-
« verte de son voile jaune. A l'aspect d'une

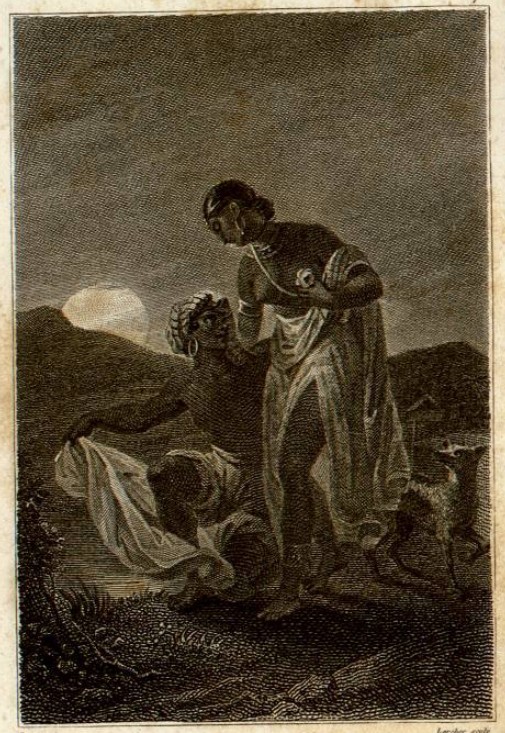
« femme du sang de mes tyrans, je recu-
« lai d'horreur; mais je m'en rapprochai
« de compassion, en voyant le soin dont
« elle étoit occupée. Elle mettoit à manger
« sur un tertre qui couvroit les cendres de
« sa mère, brûlée depuis peu, toute vive,
« avec le corps de son père, suivant l'usage
« de sa caste; et elle y brûloit de l'encens,
« pour appeler son ombre. Les larmes me
« vinrent aux yeux, en voyant une per-
« sonne plus infortunée que moi. Je me
« dis : Hélas! je suis lié des liens de l'infa-
« mie, mais tu l'es de ceux de la gloire. Au
« moins, je vis tranquille au fond de mon
« précipice; et toi, toujours tremblante sur
« le bord du tien. Le même destin qui t'a
« enlevé ta mère, te menace aussi de t'en-
« lever un jour. Tu n'as reçu qu'une vie,
« et tu dois mourir de deux morts : si ta
« propre mort ne te fait descendre au tom-
« beau, celle de ton époux t'y entraînera
« toute vivante. Je pleurois, et elle pleu-

« roit : nos yeux, baignés de larmes, se ren-
« contrèrent, et se parlèrent comme ceux
« des malheureux; elle détourna les siens,
« s'enveloppa de son voile, et se retira. La
« nuit suivante, je revins au même lieu.
« Cette fois, elle avoit mis une plus grande
« provision de vivres sur le tombeau de sa
« mère : elle avoit jugé que j'en avois be-
« soin; et, comme les brames empoison-
« nent souvent leurs mets funéraires pour
« empêcher les parias de les manger, pour
« me rassurer sur l'usage des siens, elle n'y
« avoit apporté que des fruits. Je fus tou-
« ché de cette marque d'humanité; et, pour
« lui témoigner le respect que je portois à
« son offrande filiale, au lieu de prendre
« ses fruits, j'y joignis des fleurs : c'étoient
« des pavots, qui exprimoient la part que
« je prenois à sa douleur. La nuit suivante,
« je vis avec joie qu'elle avoit approuvé
« mon hommage; les pavots étoient arro-
« sés, et elle avoit mis un nouveau panier

« de fruits à quelque distance du tom-
« beau. La pitié et la reconnoissance m'en-
« hardirent. N'osant lui parler comme pa-
« ria, de peur de la compromettre, j'en-
« trepris, comme homme, de lui exprimer
« toutes les affections qu'elle faisoit naître
« dans mon ame: suivant l'usage des Indes,
« j'empruntai, pour me faire entendre, le
« langage des fleurs; j'ajoutai aux pavots
« des soucis. La nuit d'après, je retrouvai
« mes pavots et mes soucis baignés d'eau.
« La nuit suivante, je devins plus hardi;
« je joignis aux pavots et aux soucis une
« fleur de foulsapatte, qui sert aux cor-
« donniers à teindre leurs cuirs en noir,
« comme l'expression d'un amour humble
« et malheureux. Le lendemain, dès l'au-
« rore, je courus au tombeau; mais j'y vis
« la foulsapatte desséchée, parcequ'elle n'a-
« voit pas été arrosée. La nuit suivante, j'y
« mis, en tremblant, une tulipe dont les
« feuilles rouges et le cœur noir expri-

« moient les feux dont j'étois brûlé: le len-
« demain, je retrouvai ma tulipe dans l'é-
« tat de la foulsapatte. J'étois accablé de
« chagrin; cependant le surlendemain j'y
« apportai un bouton de rose avec ses épi-
« nes, comme le symbole de mes espéran-
« ces mêlées de beaucoup de craintes. Mais
« quel fut mon désespoir quand je vis, aux
« premiers rayons du jour, mon bouton
« de rose loin du tombeau! je crus que je
« perdrois la raison. Quoi qu'il pût m'en
« arriver, je résolus de lui parler. La nuit
« suivante, dès qu'elle parut, je me jetai à
« ses pieds; mais j'y restai tout interdit en
« lui présentant ma rose. Elle prit la pa-
« role, et me dit: Infortuné! tu me parles
« d'amour, et bientôt je ne serai plus. Il
« faut, à l'exemple de ma mère, que j'ac-
« compagne au bûcher mon époux qui
« vient de mourir: il étoit vieux, je l'épou-
« sai enfant: adieu, retire-toi, et oublie-
« moi; dans trois jours, je ne serai qu'un

« peu de cendre. — En disant ces mots, elle « soupira. Pour moi, pénétré de douleur, « je lui dis : Malheureuse bramine! la na- « ture a rompu les liens que la société vous « avoit donnés; achevez de rompre ceux de « la superstition : vous le pouvez, en me « prenant pour votre époux. — Quoi! re- « prit-elle en pleurant, j'échapperois à la « mort pour vivre avec toi dans l'opprobre! « Ah! si tu m'aimes, laisse-moi mourir. — « A Dieu ne plaise, m'écriai-je, que je ne « vous tire de vos maux que pour vous « plonger dans les miens! Chère bramine, « fuyons ensemble au fond des forêts; il « vaut encore mieux se fier aux tigres qu'aux « hommes. Mais le ciel, dans qui j'espère, « ne nous abandonnera pas. Fuyons : l'a- « mour, la nuit, ton malheur, ton inno- « cence, tout nous favorise. Hâtons-nous, « veuve infortunée! déja ton bûcher se pré- « pare, et ton époux mort t'y appelle. Pau- « vre liane renversée, appuie-toi sur moi,



Je jetai son voile dans le Gange, pour faire croire à ses parents qu'elle s'y était noyée.

« je serai ton palmier. — Alors elle jeta, en « gémissant, un regard sur le tombeau de « sa mère, puis vers le ciel; et laissant tom- « ber une de ses mains dans la mienne, de « l'autre elle prit ma rose. Aussitôt je la sai- « sis par le bras, et nous nous mîmes en « route. Je jetai son voile dans le Gange, « pour faire croire à ses parents qu'elle s'y « étoit noyée. Nous marchâmes pendant « plusieurs nuits le long du fleuve, nous « cachant le jour dans des rizières. Enfin, « nous arrivâmes dans cette contrée que la « guerre a dépeuplée d'habitants. Je péné- « trai au fond de ce bois, où j'ai bâti cette « cabane, et planté un petit jardin : nous « y vivons très heureux. Je révère ma fem- « me comme le soleil, et je l'aime comme « la lune. Dans cette solitude, nous nous « tenons lieu de tout : nous étions méprisés « du monde; mais, comme nous nous esti- « mons mutuellement, les louanges que je « lui donne, ou celles que j'en reçois, nous

« paroissent plus douces que les applaudis-
« sements d'un peuple. » En disant ces mots,
il regardoit son enfant dans son berceau,
et sa femme qui versoit des larmes de joie.

Le docteur, en essuyant les siennes, dit
à son hôte: « En vérité, ce qui est en hon-
« neur chez les hommes est souvent digne
« de leur mépris, et ce qui est méprisé d'eux
« mérite souvent d'en être honoré. Mais
« Dieu est juste; vous êtes mille fois plus
« heureux dans votre obscurité, que le chef
« des brames de Jagrenat dans toute sa
« gloire. Il est exposé, ainsi que sa caste, à
« toutes les révolutions de la fortune; c'est
« sur les brames que tombent la plupart
« des fléaux des guerres civiles et étran-
« gères qui désolent votre beau pays depuis
« tant de siècles; c'est à eux qu'on s'adresse
« souvent pour avoir des contributions for-
« cées, à cause de l'empire qu'ils exercent
« sur l'opinion des peuples. Mais ce qu'il y
« a de plus cruel pour eux, ils sont les pre-

« mières victimes de leur religion inhu-
« maine. A force de prêcher l'erreur, ils
« s'en pénètrent eux-mêmes au point de
« perdre le sentiment de la vérité, de la
« justice, de l'humanité, de la piété; ils
« sont liés des chaînes de la superstition dont
« ils veulent captiver leurs compatriotes;
« ils sont forcés à chaque instant de se la-
« ver, de se purifier, de s'abstenir d'une mul-
« titude de jouissances innocentes; enfin,
« ce qu'on ne peut dire sans horreur, par
« une suite de leurs dogmes barbares, ils
« voient brûler vives leurs parentes, leurs
« mères, leurs sœurs, et leurs propres filles:
« ainsi les punit la nature, dont ils ont violé
« les lois. Pour vous, il vous est permis d'être
« sincère, bon, juste, hospitalier, pieux; et
« vous échappez aux coups de la fortune et
« aux maux de l'opinion par votre humilia-
« tion même. »

Après cette conversation, le paria prit
congé de son hôte pour le laisser reposer, et

se retira, avec sa femme et le berceau de son enfant, dans une petite pièce voisine.

Le lendemain, au lever de l'aurore, le docteur fut réveillé par le chant des oiseaux nichés dans les branches du figuier d'Inde, et par les voix du paria et de sa femme, qui faisoient ensemble la prière du matin. Il se leva, et fut bien fâché, lorsque le paria et sa femme ouvrant leur porte pour lui souhaiter le bonjour, il vit qu'il n'y avoit pas d'autre lit dans la cabane que le lit conjugal, et qu'ils avoient veillé toute la nuit pour le lui céder. Après qu'ils eurent fait le salam, ils se hâtèrent de lui préparer à déjeuner. Pendant ce temps-là, il fut faire un tour dans le jardin; il le trouva, ainsi que la cabane, entouré des arcades du figuier d'Inde, si entrelacées, qu'elles formoient une haie impénétrable même à la vue. Il apercevoit seulement au-dessus de leur feuillage les flancs rouges du rocher qui flanquoit le vallon tout autour de lui : il en sortoit une petite

source qui arrosoit ce jardin planté sans ordre. On y voyoit pêle-mêle des mangoustans, des orangers, des cocotiers, des litchis, des durions, des manguiers, des jacquiers, des bananiers, et d'autres végétaux tout chargés de fleurs ou de fruits. Leurs troncs mêmes en étoient couverts; le bétel serpentoit autour du palmier arec, et le poivrier le long de la canne à sucre. L'air étoit embaumé de leurs parfums. Quoique la plupart des arbres fussent encore dans l'ombre, les premiers rayons de l'aurore éclairoient déja leurs sommets; on y voyoit voltiger les colibris étincelants comme des rubis et des topazes, tandis que des bengalis et des sensa-soulé ou cinq-cents-voix, cachés sous l'humide feuillée, faisoient entendre sur leurs nids leurs doux concerts. Le docteur se promenoit sous ces charmants ombrages, loin des pensées savantes et ambitieuses, lorsque le paria vint l'inviter à déjeuner. « Votre jardin est délicieux, dit

« l'Anglois, je ne lui trouve d'autre défaut « que d'être trop petit; à votre place, j'y « ajouterois un boulingrin, et je l'étendrois « dans la forêt. — Seigneur, lui répondit le « paria, moins on tient de place, plus on est « couvert : une feuille suffit au nid de l'oi- « seau-mouche. » En disant ces mots, ils entrèrent dans la cabane, où ils trouvèrent dans un coin la femme du paria qui allaitoit son enfant : elle avoit servi le déjeuner. Après un repas silencieux, le docteur se préparant à partir, l'Indien lui dit : « Mon « hôte, les campagnes sont encore inondées « des pluies de la nuit, les chemins sont im- « praticables; passez ce jour avec nous. — « Je ne le puis, dit le docteur, j'ai trop de « monde avec moi. — Je le vois, reprit le « paria, vous avez hâte de quitter le pays « des brames pour retourner dans celui des « chrétiens, dont la religion fait vivre tous « les hommes en frères. » Le docteur se leva en soupirant. Alors le paria fit un signe à

sa femme, qui, les yeux baissés et sans parler, présenta au docteur une corbeille de fleurs et des fruits. Le paria, prenant la parole pour elle, dit à l'Anglois « : Seigneur, « excusez notre pauvreté; nous n'avons, « pour parfumer nos hôtes suivant l'usage « de l'Inde, ni ambre gris, ni bois d'aloès; « nous n'avons que des fleurs et des fruits; « mais j'espère que vous ne mépriserez pas « cette petite corbeille remplie par les mains « de ma femme : il n'y a ni pavots, ni sou- « cis, mais des jasmins, du mougris, et des « bergamotes, symboles, par la durée de « leurs parfums, de notre affection, dont « le souvenir nous restera lors même que « nous ne vous verrons plus. » Le docteur prit la corbeille, et dit au paria : « Je ne « saurois trop reconnoître votre hospitalité, « et vous témoigner toute l'estime que je « vous porte : acceptez cette montre d'or; « elle est de Greenham, le plus fameux hor- « loger de Londres; on ne la remonte qu'une

« fois par an. » Le paria lui répondit : « Sei-
« gneur, nous n'avons pas besoin de mon-
« tre; nous en avons une qui va toujours,
« et qui ne se dérange jamais; c'est le so-
« leil. — Ma montre sonne les heures, ajou-
« ta le docteur. — Nos oiseaux les chantent,
« repartit le paria. — Au moins, dit le doc-
« teur, recevez ces cordons de corail pour
« faire des colliers rouges à votre femme et
« à votre enfant. — Ma femme et mon en-
« fant ne manqueront jamais de colliers
« rouges, tant que notre jardin produira des
« pois d'Angole. — Acceptez donc, dit le
« docteur, ces pistolets pour vous défendre
« des voleurs dans votre solitude. — La pau-
« vreté, dit le paria, est un rempart qui
« éloigne de nous les voleurs; l'argent dont
« vos armes sont garnies suffiroit pour les
« attirer. Au nom de Dieu qui nous protège,
« et de qui nous attendons notre récom-
« pense, ne nous enlevez pas le prix de notre
« hospitalité. — Cependant, reprit l'An-

« glois, je desirerois que vous conservassiez
« quelque chose de moi. — Eh bien, mon
« hôte, répondit le paria, puisque vous le
« voulez, j'oserai vous proposer un échan-
« ge; donnez-moi votre pipe, et recevez la
« mienne : lorsque je fumerai dans la vôtre,
« je me rappellerai qu'un pandect européen
« n'a pas dédaigné d'accepter l'hospitalité
« chez un pauvre paria. » Aussitôt le doc-
teur lui présenta sa pipe de cuir d'Angle-
terre, dont l'embouchure étoit d'ambre
jaune, et reçut en retour celle du paria,
dont le tuyau étoit de bambou, et le four-
neau de terre cuite.

Ensuite il appela ses gens qui étoient tous
morfondus de leur mauvaise nuit passée;
et, après avoir embrassé le paria, il monta
dans son palanquin. La femme du paria,
qui pleuroit, resta sur la porte de la cabane,
tenant son enfant dans ses bras; mais son
mari accompagna le docteur jusqu'à la sor-
tie du bois, en le comblant de bénédictions.

« Que Dieu soit votre récompense, lui di-
« soit-il, pour votre bonté envers les mal-
« heureux! que je lui sois en sacrifice pour
« vous! qu'il vous ramène heureusement en
« Angleterre, ce pays de savants et d'amis,
« qui cherchent la vérité par-tout le monde
« pour le bonheur des hommes! » Le doc-
teur lui répondit: « J'ai parcouru la moitié
« du globe, et je n'ai vu par-tout que l'er-
« reur et la discorde; je n'ai trouvé la vérité
« et le bonheur que dans votre cabane. » En
disant ces mots, ils se séparèrent l'un de
l'autre en versant des larmes. Le docteur
étoit déjà bien loin dans la campagne, qu'il
voyoit encore le bon paria au pied d'un ar-
bre, qui lui faisoit signe des mains pour lui
dire adieu.

Le docteur, de retour à Calcutta, s'em-
barqua pour Chandernagor, d'où il fit voile
pour l'Angleterre. Arrivé à Londres, il remit
les quatre-vingt-dix ballots de ses manu-
scrits au président de la Société royale, qui

les déposa au muséum britannique, où les
savants et les journalistes s'occupent encore
aujourd'hui à en faire des traductions, des
éloges, des diatribes, des critiques, et des
pamphlets. Quant au docteur, il garda pour
lui les trois réponses du paria sur la vérité.
Il fumoit souvent dans sa pipe; et, quand on
le questionnoit sur ce qu'il avoit appris de
plus utile dans ses voyages, il répondoit:
« Il faut chercher la vérité avec un cœur
« simple; on ne la trouve que dans la na-
« ture; on ne doit la dire qu'aux gens de
« bien. » A quoi il ajoutoit: « On n'est heu-
« reux qu'avec une bonne femme. »

FIN DE LA CHAUMIÈRE INDIENNE.